

VIANDE FROIDE CORNICHONS

Du même auteur

Au fond du labo à gauche
De la vraie science pour rire
Seuil, « Science ouverte », 2004

ÉDOUARD LAUNET

**VIANDE FROIDE
CORNICHONS**

Crimes et suicides
à mourir de rire

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

CET OUVRAGE EST ÉDITÉ PAR NICOLAS WITKOWSKI

Plusieurs de ces chroniques ont été publiées
en 2004 dans le quotidien *Libération*
sous la rubrique « Viande froide cornichons ».

ISBN 2-02-082271-7
© Éditions du Seuil, mars 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« *The horror! The horror!* »

Joseph CONRAD,
Au cœur des ténèbres

Avant-propos

TOUT AU LONG de l'année, sans exclure les jours fériés, se déroule autour de la planète une compétition aussi hasardeuse que spectaculaire : celle de l'autodestruction la plus singulière, du suicide le plus abracadabrant. Les revues spécialisées en sciences médico-légales¹ tiennent de ce concours une chronique avide et minutieuse, car il apparaît que le nombre de façons de se trucider est quasi infini.

C'est ainsi que l'on trouve dans ces journaux des articles fort élaborés sur les suicides à la tronçonneuse, à la perceuse, au marteau, voire en se plantant directement des clous dans la tête. De façon symétrique, la littérature médico-légale recense scrupuleusement les techniques de meurtre les plus improbables : à la pelle mécanique, à l'arbalète et même, oui, à la débiteuse à lames circulaires multiples. La médecine légale, dans ses sommets, a parfois un côté Salon du bricolage.

Le plus fascinant, dans cette riche matière, ce ne sont pas tant les faits eux-mêmes que la façon dont les chercheurs les relatent : sans effroi, sans affect même,

1. *Forensic sciences*, en anglais.

avec un souci constant du détail qui honore cette profession. Là où nous nous laisserions aller à parler d'« affaire monstrueuse », l'homme de l'art se contentera d'évoquer un « cas singulier ». Certes, exposera-t-il, le patient s'est tué en s'enfonçant un stylo à bille dans l'œil (jusqu'au cerveau). Mais, notera-t-il aussitôt, il y a des précédents avec des crayons à papier et des baguettes de restaurant chinois.

La recherche scientifique n'a pas le goût du roman, et les sciences médico-légales montrent peu d'aptitude pour la poésie. Elles pratiquent une langue qui ne vise que l'efficacité, au risque de l'âpreté. Quand telle équipe de médecins italiens décrit dans le *Journal of Forensic Sciences* ce qui semble être le premier cas de suicide au ruban adhésif (un homme de 66 ans est mort d'étouffement après s'être complètement scotché la tête), elle ne s'étend pas sur les arrière-plans psychologiques du drame qui, pourtant, doivent être hors du commun. Elle préfère noter que l'individu disposait d'un rouleau suffisamment long pour se faire neuf tours autour de la tête avec un premier ruban, et six de plus avec un second collé par-dessus le premier. Ces données seraient susceptibles d'intéresser une équipe qui, par chance, tomberait sur un cas similaire.

Le chercheur a le goût de la conquête. Par-dessus tout, il lui importe d'arriver le premier en terre inconnue, de défricher une jungle dont on ignorait parfois jusqu'à l'existence ; bref il veut dévoiler des paysages que nul autre n'a contemplés avant lui. Ainsi Francisco Pizarro découvrant le Pérou. Ainsi Leibniz et Newton

révélant la puissance du calcul différentiel. Ainsi cette équipe de légistes polonais rapportant dans l'*American Journal of Forensic Medicine and Pathology* le cas d'un garçon qui, après avoir tranché la tête de son père, lui a arraché la peau du visage, du crâne et du cou avant d'enfiler le tout sur sa propre tête, à la manière d'une cagoule. N'y a-t-il pas là quelque chose d'original, d'inédit ? Ne voit-on pas immédiatement s'ouvrir un champ prometteur, riche d'une symbolique que les psychanalystes pourront labourer à loisir ? C'est sur une nouvelle Amérique qu'ont débarqué nos amis polonais, pionniers d'un monde qui n'a pas encore révélé toutes ses merveilles. Pourtant, modestes, les auteurs se contentent d'évoquer un « cas inhabituel de mutilation post mortem ». Il faut toujours garder le sens de la mesure.

Nous avons défini dans un ouvrage précédent¹ le concept de « science champagne ». Nous évoquions ainsi les travaux de recherche qui semblent tellement déconnectés du sens commun qu'ils prêtent à sourire. Ceux, par exemple, d'un spécialiste britannique de la faune antarctique qui a cherché à vérifier si les manchots tombaient sur le dos lorsqu'ils regardaient un avion passer au-dessus de leur tête (réponse : non). Ceux de chercheurs japonais qui ont voulu savoir si les pigeons étaient capables de faire la différence entre les toiles de Monet et celles de Picasso (réponse : oui). Quelques cas avaient aussi été puisés dans les revues médico-légales, tel l'original « Suicides au moyen de

1. *Au fond du labo à gauche*, Éditions du Seuil, 2004.

feux d'artifice » du légiste espagnol José Blanco-Pampin, article paru dans le *Journal of Forensic Sciences*. Or il apparaît que, parmi toutes les disciplines scientifiques, la médecine légale est probablement celle qui produit la science champagne la plus effervescente. C'est un geyser ! Dans chaque livraison de *Forensic Science International* ou autre *Archiv für Kriminologie*, un sujet stupéfiant jaillit toujours. Le *Journal of Clinical Forensic Medicine* accueillait en février 2005 une communication titrée « Rapport anal accidentel : cela peut-il se produire ? ». Traduisons dans un langage plus usuel : est-il possible que lors d'un rapport sexuel l'homme la mette dans le trou de derrière de sa partenaire alors qu'en toute bonne foi il pensait visiter celui de devant ? La littérature médico-légale se pose ce genre de question. Si elle ne le faisait pas, d'ailleurs, qui diable en aurait l'idée ? Et nous ne saurions pas que la réponse est oui, c'est possible (mais il est alors plus que probable que l'un au moins des deux partenaires n'était pas à jeun).

La science peut pétiller jusque sur la table d'autopsie, voire jusque dans la tombe. Si l'on se propose ici de la suivre aussi loin, ce n'est pas juste pour s'offrir le plaisir douteux d'un brin de rigolade sur son dos, ou celui de quelques cadavres. C'est simplement parce que ce voyage offre des points de vue authentiquement extraordinaires. La mort, faut-il le rappeler, est un monde totalement inconnu : nul n'en est jamais revenu pour nous projeter ses diapos. Bien sûr la philosophie, la religion proposent leurs approches respectives de la

question. Mais il s'agit plus souvent de croire que de voir. La littérature romanesque fait elle aussi d'assez jolies incursions sur cette terre hostile, avec les moyens de son bord. Mais, là encore, les textes qu'elle produit n'ont pas valeur documentaire.

Seule la médecine légale parvient à fréquenter l'ultime frontière sans haine et sans passion, pour ensuite venir en faire un compte rendu d'une objectivité minérale. Elle réunit dans cette entreprise de multiples compétences – biologistes, physiciens, chimistes, criminologues, zoologistes, psychiatres, entomologistes et l'on en passe – afin de répondre à une simple question : comment passe-t-on dans l'au-delà ?

Le boulot étant le boulot, ces spécialistes doivent aussi élucider quelques problèmes annexes : crime ou suicide ? À quelle heure ? L'agonie a-t-elle été longue ? Peut-on s'occire d'un coup de marteau pneumatique ? Avec une flèche anti-requin ? Comment récupérer un cadavre qui a été noyé dans de la résine époxy ? A-t-on déjà vu un chien de chasse tirer sur son maître ? À cette dernière question, il faut répondre par l'affirmative. Le maître y est resté. C'est dire si le légiste doit veiller à n'exclure aucune hypothèse.

Ce livre vous invite à un voyage « au cœur des ténèbres », au sens où l'entendait Joseph Conrad. Une cinquantaine de fois (c'est le nombre de chapitres), nous remonterons le fleuve jusqu'à M. Kurtz, le héros du roman conradien, pour l'écouter dire ce qu'il sait de la vie, de la mort et des hommes. À la fin du livre, Kurtz meurt, et le narrateur du roman n'est pas loin d'y

VIANDE FROIDE CORNICHONS

passer lui-même. Il note après coup : « J'ai lutté contre la mort. C'est le combat le plus terne que l'on puisse imaginer. Il se déroule dans une grisaille impalpable – pas de spectateurs, pas de clameurs, pas de gloire – sans grand désir de victoire, sans grande peur de la défaite, dans une atmosphère écoeurante de scepticisme tiède. Si telle est la forme de l'ultime sagesse, alors la vie est une plus grande énigme que ne pensent certains d'entre nous. »

E. L.

Chiens de fusil

QUELLE DIFFÉRENCE y a-t-il entre un chasseur et un chien? Quand il tire sur son chien, le chasseur est triste. Quand il tire sur son maître, le chien s'en fout. Car cela arrive. Mais ce n'est pas la faute du chien, en général. Le fusil traînait, l'animal a posé sa patte dessus, le coup est parti. Le chasseur se trouvait bêtement dans la ligne de tir.

Parfois le chasseur en réchappe. En 2003, dans la région d'Espelette (Pyrénées-Atlantiques), un homme avait mis dans le coffre de sa voiture son fusil et son chien. Le fusil était chargé et le chien avait la patte baladeuse. L'affaire s'est terminée aux urgences de l'hôpital de Bayonne, où durent être extraits un par un les plombs que l'homme avait dans la hanche. Un travail fastidieux qui nous vaudra peut-être un article dans un prochain numéro de la *Revue de médecine légale et de droit médical*. Suggérons ce titre: «Chien et fusil: décharger l'un avant de charger l'autre».

Parfois, le chasseur y reste. États-Unis, fin du xx^e siècle. Un jeune homme de 21 ans va à la chasse au canard. Cette activité consiste à se poster près d'une pièce d'eau et à attendre qu'un volatile veuille bien s'y

poser. Cela peut prendre du temps. Quand le canard arrive, on lâche la bouteille de rouge pour attraper son pétard. Puis le chien s'en va tout content chercher l'oiseau plombé en remuant la queue. Mais cette fois, c'est l'inverse qui se produit. C'est le jeune chasseur qui s'en va près de l'eau installer des « appelants » artificiels (faux canards pour attirer les vrais) tandis que son chien reste près du fusil. On devine la suite. C'est dans la tête que le garçon a pris la décharge.

On ne sait comment les enquêteurs seraient parvenus à reconstituer la séquence des événements s'il n'y avait eu des témoins. Lesquels témoins ont eu beaucoup de chance de ne pas se faire coffrer illico par la police. Car imaginez la scène: on a tout vu, disent les chasseurs aux flics, c'est son chien qui lui a tiré dessus. Ah bon, répondent les flics, Médor a dû prendre son maître pour un canard. Et si on levait gentiment les mains au-dessus de la tête, les gars? Au cinéma, ce genre d'histoire finit mal.

Dans la littérature médico-légale, cela se termine par un article titré: « Un nouveau type d'accident de chasse: décharge d'une arme à feu par un chien ». Cette communication parue dans *l'American Journal of Forensic Medicine and Pathology* (vol. 22, n° 3, p. 285-287) est probablement appelée à devenir une référence. On ne sait ce qu'il est advenu du chien.

Se faire tirer dessus par son chien est pour le chasseur un événement extrêmement traumatisant. Avant de sombrer dans le coma, si la mort n'est pas instantanée, il doit se dire des choses comme: Ce chien est vrai-

VIANDE FROIDE CORNICHONS

ment un crétin, c'est la dernière fois que je l'emmène. Ou peut-être: Tiens, ce soir je serai dans le tableau de chasse. Selon une étude allemande publiée dans *l'International Journal of Legal Medicine* (vol. 108, n° 5, p. 252-255), les erreurs de manipulation des armes sont la première cause des accidents de chasse.

Sots dans le vide

ON SE JETTE beaucoup par les fenêtres, en ce moment. Un passant va finir par être blessé. Prenez l'été 2004. Le vendredi 6 août à Athènes, une jeune championne grecque de judo se balançait du balcon de son appartement, au troisième étage, après une dispute avec son ami. Le surlendemain à Tokyo, deux jeunes Occidentaux plongeaient – complètement nus – depuis le 47^e étage de leur hôtel. Retour à Athènes le lundi 9 : cette fois, c'était le petit ami de la judoka qui prenait son envol, du même balcon que sa douce. On finit par se poser des questions. Les experts aussi.

Ils se demandent par exemple : « Les hommes et les femmes suicidaires sautent-ils de la même hauteur ? » C'est le titre d'une communication du psychologue David Lester dans la revue *Perceptual and Motor Skills* (vol. 96, n° 3, p. 798). La réponse est : oui, en moyenne. D'ailleurs, le récent cas grec le confirme. Autre question : les suicides à l'hôtel ont-ils des traits particuliers ? Effectivement : ceux qui sont clients de l'hôtel sautent généralement depuis l'étage où se situe leur chambre, tandis que les simples visiteurs choisissent les étages les plus élevés, avec une préférence pour un saut dans

l'atrium si l'établissement en possède un. Les légistes d'Atlanta qui livrent cette information dans l'*American Journal of Forensic Medicine and Pathology* (vol. 11, n° 4, p. 294-297), après avoir étudié dix-neuf suicides dans les grands hôtels du coin, tiennent à donner ce détail supplémentaire : un seul des sauteurs a crié en tombant.

La littérature est particulièrement dense sur les gens qui s'élancent depuis un pont : il y a pratiquement une communication pour chaque grand ouvrage d'art de la planète. Un peu comme les cartes postales. Selon les auteurs de « Jumping from the Brooklyn Bridge » (dans la revue *Surgery, Gynecology & Obstetrics*, vol. 165, n° 1, p. 60-62), les quatre personnes qui ont survécu à leur plongeon dans l'East River entre 1977 et 1985 ont toutes atterri à l'hôpital en moins de 24 minutes. Dans « Jumping from the Westgate Bridge, Melbourne » (*in the Medical Journal of Australia*, vol. 172, n° 2, p. 52-53), on apprend que 19 des 62 personnes qui ont sauté entre 1991 et 1998 ne sont pas tombées dans l'eau, mais à côté. Les sept survivants ne faisaient pas partie de ce groupe-là. Enfin, 53% des gens qui se sont jetés depuis le pont du Bosphore (Istanbul) entre 1986 et 1995 étaient arrivés sur les lieux en taxi (*Forensic Science International*, vol. 116, n° 2, p. 157-162).

Il y a ceux qui sautent, ou menacent de le faire, et puis il y a ceux qui regardent. Plus souvent qu'on ne l'imagine, la foule voyeuse finit par inciter le suicidaire à passer à l'acte, et par se foutre de sa gueule s'il ne le fait pas. Un chercheur a étudié dix situations de ce type

VIANDE FROIDE CORNICHONS

dans le *Journal of Personality and Social Psychology* (vol. 41, n° 4, p. 703-709). Souvent il fait nuit, il fait chaud, et puis le gars en haut hésite vraiment trop longtemps. C'est vrai, ça ! Le candidat à la défenestration ne doit pas se croire seul au monde : il y en a dix autres derrière lui qui attendent leur tour.

Comme des mouches

RÈGLE N° 24 pour une bonne hygiène de vie : ne jamais faire de bouche-à-bouche à quelqu'un qui vient de s'empoisonner avec de l'insecticide. Récemment, en Turquie, une fille de 19 ans s'envoie un flacon d'un puissant pesticide pour dire adieu à ce monde cruel. Elle est amenée aux urgences par deux amis qui tentent de la réanimer en chemin. Résultat : tout le monde a failli y passer. Les deux copains ont dû rester trois jours à l'hôpital, apprend-on dans la revue *Chest* (vol. 122, n° 2, p. 740-741). La jeune fille est morte. Les infirmières sont indemnes, elles ont bien de la chance. Car le personnel soignant ne s'en tire pas toujours à si bon compte.

Quand ils accueillent une plaquette insecticide vivante (quoique déjà subclaquante en règle générale), les urgentistes se mettent à pâlir. D'abord parce qu'ils ne sont pas très beaux à voir, les gens qui choisissent de se finir aux organophosphorés, carbamates et autres produits inhibiteurs de la cholinestérase présents dans les insecticides : complications neurologiques et respiratoires assurées. Ensuite parce que l'industrie chimique compose des cocktails parfois si complexes

qu'avoir à les déchiffrer dans l'urgence des Urgences donne des sueurs froides. Baygon vert ou Baygon jaune? Enfin et surtout, l'insecticide garde toute son efficacité après ingestion, même noyé dans le vomi.

En mai 2001, les urgences de l'hôpital de Southampton (Angleterre) ont été fermées après avoir accueilli un patient de 45 ans organophosporé jusqu'au trognon. Vingt-cinq membres du personnel ont dû recevoir des soins, rapporte le *Quarterly Journal of Medicine* (vol. 97, n° 2, p. 75-80). Aucun insecte n'a survécu, probablement.

Les patients qui choisissent de s'administrer l'insecticide en injection posent moins de problèmes lors de leur prise en charge. C'est toutefois une bien étrange méthode de suicide, même si elle se trouve être étrangement répandue. Le résultat est épouvantable. La piquouze de Flytox est une idiotie à la puissance douze.

Si l'on veut tomber comme une mouche, autant y mettre le paquet. Comme lors de ce « cas remarquable » analysé l'an dernier par des légistes allemands dans le *Journal of Forensic Sciences* (vol. 48, n° 6, p. 1371-1378): « Après avoir bu de l'insecticide, la victime s'est tiré deux fois dans la tête, une fois dans chaque tempe. » C'était avec un simple pistolet d'alarme, mais l'intéressé avait trafiqué l'arme pour qu'elle tire des projectiles en bois faits maison. Ces projectiles collés sur des cartouches à blanc ont été expulsés par les gaz de la détonation. Bref, il s'agit là d'un authentique *home made suicide* qui démontrait une farouche envie d'en finir. L'article ne donne pas la marque de l'insecticide mais,

Stephen Jay Gould, *Cette vision de la vie*, 2004
Olivia Judson, *Manuel universel d'éducation sexuelle à
l'usage de toutes les espèces*, 2004
Édouard Launet, *Au fond du labo à gauche*, 2004
Jean-Luc Renck, *L'Écho du quetzal*, 2004
Jean Eisenstaedt, *Avant Einstein*, 2005
Thomas Sandoz, *Histoires parallèles de la médecine*, 2005
Hubert Reeves, *Chroniques du ciel et de la vie*, 2005
Bernard Maitte, *Histoire de l'arc-en-ciel*, 2005
Nicolas Witkowski, *Trop belles pour le Nobel*, 2005
Jacques Véron, *L'Espérance de vivre*, 2005

